

Pascal Kaeser

Farces de salon

5 petites pièces
de théâtre

2009

Pascal Kaeser, Genève

TABLE DES MATIÈRES

Home cinéma

Quand on abuse de la télécommande, il peut s'avérer dangereux de regarder un film en trois dimensions.

2 hommes + 2 femmes

Le cadeau de tante Augusta

Trois soeurs fantasment devant une caisse en bois. Que peut bien contenir cette boîte à malice ?

1 homme + 4 femmes

Inquiétudes

Comment des parents anarchistes peuvent-ils protéger leur fils des pouvoirs dont se prévaut l'autorité scolaire ?

1 homme + 3 femmes + 1 figurant

Mademoiselle Oui-oui

Voulez-vous devenir invulnérable ? Alors faites comme l'héroïne de cette pièce : dites toujours oui !

2 ou 3 hommes + 3 femmes

Bain de jouvence

Sans considération pour sa femme et sa fille, un homme d'âge mûr installe une piscine gonflable en plein salon.

1 homme + 3 femmes

HOME CINÉMA

Personnages

Sandra

Cédric, fiancé de Sandra

Zazie Gy

Sacha Gy, mari de Zazie

Scène 1

Dès l'ouverture du rideau, les spectateurs doivent comprendre que la scène se divise en deux zones : la moitié gauche (côté jardin) est entièrement recouverte d'une moquette grise ou verte sur laquelle Cédric, nippé comme un loubard, attend quelqu'un ; la moitié droite, au sol nu, est meublée d'une table basse et d'un couple de fauteuils qu'occupent Zazie et Sacha. La moitié gauche représente un film que les époux Gy regardent sur leur home cinéma en trois dimensions. Zazie tient une télécommande qui va jouer un rôle important.

CÉDRIC :

L'indomptable Sandra n'est pas très ponctuelle,
malgré sa montre suisse aux aiguilles cruelles.
Mais j'aime son retard qui me donne le temps
de rêver sans tabou de son corps excitant
et de prendre plaisir à compléter la liste
des mille qualités qui font d'elle une artiste,
dont le verbe et le geste atteignent au divin.
Son langage m'enivre autant qu'un fût de vin.
Les mots qu'elle choisit sont empreints de noblesse
et sa voix me dévoile un coeur plein de tendresse.
Comme une ballerine, elle a des mouvements
dont la grâce parfaite offre de beaux moments.

(Jeune, jolie et portant des habits très chics, Sandra fait son entrée. Sa démarche est lourde et masculine. Une grande vulgarité se dégage de ses manières de poissarde. Elle donne une rude claque dans le dos de Cédric et parle avec l'accent des bas-fonds.)

SANDRA : Salut tête de noeud ! D'accord, je radine avec une plombe de retard ! Normal que tu renaudes... Esscuse ta poule, my darling ! C'est la faute au singe, ce vioc vicelard. Il m'a collé au derche après le turbin pour me dégueulasser les esgourdes avec des vannes sacrément vachardes. Y en a, j'te jure !

SACHA, à Zazie : Tu peux appuyer sur « pause », s'il te plaît ? J'aimerais vérifier quelque chose.

(Zazie appuie sur la télécommande. Aussitôt, Cédric et Sandra s'immobilisent. Sacha se lève, s'approche de Sandra, se couche de manière à mater sous sa jupe et revient vers sa femme.)

SACHA : C'est bien ce que je pensais : elle n'en porte pas ! J'ai lu dans un magazine qu'elle déclarait ne jamais en porter quand elle jouait. *(Sacha se coule dans son fauteuil.)*

ZAZIE : Oui, j'ai lu le même article. Très intéressant, d'ailleurs. Selon Stanislavski, relayé par Strasberg, ne pas en porter peut aider une hystérique à tenir son rôle avec toute la retenue nécessaire à l'art dramatique infrasyboliste.

SACHA : Brecht ajoute que cela provoque un effet de distanciation, car la comédienne sait qu'elle n'en porte pas, tandis que son personnage n'est pas supposé n'en pas porter.

ZAZIE : Cette petite a de la chance : elle travaille avec des metteurs en scène avisés qui lui donnent d'excellents conseils.

SACHA : Elle est en de bonnes mains...

ZAZIE : Que de mauvaises langues disent baladeuses.

SACHA : Rumeurs malveillantes sans nul autre fondement que celui que j'ai vu !

ZAZIE : Puis-je appuyer sur « play » ?

SACHA : Vas-y Zazie !

(Zazie appuie sur la télécommande. Cédric baise la main de Sandra. Celle-ci l'essuie sur sa jupe, à l'arrière.)

CÉDRIC :

Il n'y a pas de mal à ne pas être à l'heure.
Si je me plains de toi, que sur le champ je meure !
C'est si bon de t'attendre à l'ombre d'un cyprès
que mon coeur est comblé lorsque tu m'apparais.

SANDRA : C'que tu causes bien, mon cochon ! J'espère que ton morlingue est en cloque d'une floppée de gros biffetons, because je crève la dalle, moi ! Et pas question de me farcir de la barbaque nazebroque chez Gégène-le-Toulousain ! J'veux becter de la tortore impec, moi, avec un Beaujolpif qui se respecte ! Pour ça, faut de l'artiche, mon coco !

Scène 2

Pendant cette scène, Cédric et Sandra font quelques gestes stylisés qui ne doivent pas passer inaperçus.

CÉDRIC, *en sortant un pistolet qu'il pointe vers Sandra :*

Tu me vois au regret d'annuler ce festin...
mais avec six pruneaux logés dans l'intestin,
tu ne souffriras plus d'une faim dévorante.
Je me dois de t'offrir une mort fulgurante,
car je t'aime si fort que j'en perds la raison.
L'amour que je te porte est devenu poison.
Il m'empêche de vivre, il me rend imbécile,
il me fait débiter des rimes trop faciles.
Par bonheur, il existe un remède puissant
pour ceux qui n'ont pas peur de répandre le sang.

SANDRA : C'est pas possible, j'ai la scoumoune ! Tomber sur un viceloque aussi chabraque ! Hé, du con ! si t'en as marre de me tringler, t'as qu'à te faire exploser les valseuses avec ton flingue de tantouze ! Mais laisse ma viande en bon état ! tu piges ?

CÉDRIC :

Je comprends ta stupeur et ton juste courroux.
Quoi de plus révoltant que d'être au bord du trou ?
Mais avant de crever, retrouve le sourire
et la foi salvatrice... Il est temps que je tire !

Scène 3

Zazie appuie sur la télécommande. Cédric et Sandra se figent.

ZAZIE : Ah non ! les drames, je n'aime pas ça ! Revenons en arrière !

(Zazie appuie sur la télécommande pour déclencher un « retour rapide ». Cédric et Sandra refont la scène 2 à l'envers et en accéléré, d'où l'importance d'avoir auparavant choisi des gestes qui se remarquent bien. À l'aide d'un enregistrement, il est possible d'inverser aussi les paroles (ce n'est pas indispensable, mais cela renforcerait l'effet comique). Dès que Cédric a remis en poche son revolver, Zazie appuie sur la télécommande.)

ZAZIE : Et maintenant, pause !

(Évidemment, Cédric et Sandra s'immobilisent. Zazie va vers Cédric, lui retire son pistolet de la poche et le remplace par le collier de diamants qu'elle porte depuis le début de la pièce. Puis elle retourne à sa place et dépose l'arme sur la table basse. Elle appuie sur la télécommande.)

ZAZIE : Play !

Scène 4

Cette scène est un détournement de la scène 2. Les dialogues sont modifiés, mais les gestes et les déplacements demeurent inchangés.

CÉDRIC, *en sortant le collier qu'il présente à Sandra :*

Il me faut à regret différer ce festin...
mais avec ces bijoux d'un royaume lointain,
tu ne souffriras plus d'une faim dévorante.
Je me dois de t'offrir ces pierres fulgurantes,
car je t'aime si fort que j'en perds la raison.
L'amour que je te porte est sans comparaison.
Il m'amène à mieux vivre, il me rend volubile,

il me fait composer des rimes très habiles.
Quel bonheur d'exister quand un désir puissant
vous guérit de la peur et vous fouette le sang !

SANDRA : C'est pas possible, j'ai la baraka ! Tomber sur un caïd aussi bath !
Hé, beau gosse ! si t'en a pas marre de ma tronche, t'as qu'à me foutre un
polichinelle dans le tiroir ! Ma viande, elle est rien que pour toi, tu piges ?

CÉDRIC :

Je comprends ton ardeur et ton air triomphant.
Quoi de plus merveilleux que de faire un enfant ?
Mais avant d'être mère, accepte de reluire
sur un parvis d'église... Il est temps de construire !

Scène 5

SACHA : Tu peux appuyer sur « pause », s'il te plaît ?

(Zazie obéit. Cédric et Sandra s'immobilisent.)

SACHA : Ça devient gnangnan. J'ai une idée : programme la suite en
kinyarwanda-kirundi, rien que pour la musique des mots !

ZAZIE : Okay ! *(Elle appuie sur plusieurs boutons de la télécommande.)*

CÉDRIC :

Cumi na kabiri uwagatandatu
urufufunguzo akazi nta muntu

(Cédric accroche la rivière de diamants au cou de Sandra.)

SANDRA : Murakoze ! Umunsi mukulu akamaro. Si mbishobora. Mbabarira
mirongo inani ! Gusubiramo urukundo ipikipiki divayi. Wo kagira imana we !
Nimundide !

SACHA : Pas mal, pas mal ! Fais « pause », mon chou !

(Zazie appuie sur la télécommande. Cédric et Sandra se figent.)

SACHA : Et maintenant, fais-les parler en suisse-allemand !

(Cédric et Sandra sortent de leur immobilité.)

SANDRA : Ah non ! Tout, mais pas ça ! Faut pas déconner, les viocs ! Plutôt clamser que de bonnir mes répliques en suisse-toto !

CÉDRIC :

Je partage l'avis de ma tendre complice :
veuillez nous épargner ce terrible supplice !

(Zazie et Sacha, en proie à l'étonnement puis à l'indignation, se lèvent. Ils déversent leur fiel sur Cédric et Sandra.)

ZAZIE ET SACHA, *ensemble* : Quoi ?

ZAZIE : Mais je n'ai pas appuyé sur « play » !

SACHA : Qu'est-ce que c'est que ce cirque ?

ZAZIE : Qu'est-ce qui vous prend ? Vous ne pouvez pas ! Vous n'avez pas le droit !

SACHA : Ma parole, c'est de l'insubordination ! Vous finirez aux galères !

ZAZIE, *en s'approchant du bord de la moquette qui délimite la zone où le film se déroule* : C'est moi qui tiens la télécommande, vous m'entendez ? Alors vous allez m'obéir, c'est compris ? Il vous est défendu de bouger, interdit de parler tant que je ne vous ai pas libérés du mode « pause » ! Vous n'avez aucun choix ! Vous devez vous soumettre aux lois les plus élémentaires de la technologie et de la politesse, un point c'est tout !

(Sandra, d'un geste brusque, arrache la télécommande des mains de Zazie et appuie sur un bouton en criant :)

SANDRA : Pause !

(Zazie et Sacha s'immobilisent, la première tout près de la moquette, le second à équidistance de son fauteuil et de sa femme.)

Scène 6

SANDRA : Ha ! ha ! ha ! Maintenant c'est moi qui tire les ficelles ! Ça va chier ! Vous allez en baver, charognes de bourges ! Cédric, chourave le morlingue au vieux bouc et ramène-moi l'oseille !

(Cédric s'approche de Sacha, lui prend son portefeuillouze, en retire les billets, jette par terre l'étui vide, revient vers Sandra et lui tend sa récolte.)

SANDRA : Merci bébé ! Je te ferai une bouffarde au loinqué d'une lourde. En attendant, tiens-moi ça ! *(Elle lui passe la télécommande et lui arrache des doigts les billets qu'elle se met tout de suite à compter.)* Pas mal ! Pas mal ! Ça suffira pour me faire gonfler un peu les roberts. *(Elle fourre l'argent dans son corsage et lance à Sacha :)* À nous deux, raclure de pelle à merde ! *(Elle s'approche de Sacha, se plante devant lui, le toise en relevant le menton. D'une poche ou d'un sac à main, elle sort un bâton de rose à bouche. Elle s'en sert pour colorer les lèvres de Sacha. D'un geste vif, elle enlève la perruque qu'elle portait jusqu'alors et la fixe sur le crâne de Sacha. Elle ôte sa jupe-portefeuille et se tourne vers le public qu'elle apostrophe ainsi :)* Je sais que vous êtes déçus, les mecs, mais je porte toujours une culotte sous ma jupe ! *(Elle met la jupe à Sacha, contemple son oeuvre et regagne la moquette, où elle reprend possession de la télécommande qu'elle pointe aussitôt vers les époux Gy. Elle presse un bouton.)* Spectacle !

(Zazie et Sacha s'animent.)

SACHA : Au voleur ! au voleur ! à l'assassin ! au meurtrier ! Justice, juste Ciel ! je suis perdu, je suis assassiné, on m'a coupé la gorge, on m'a dérobé mon argent.¹ Quoi ? Est-ce possible ? Plus un seul radis ? Je suis à deux doigts de suffoquer. En trois coups de cuiller à pot, on m'a tout pris, on m'a saigné à blanc. Si je tenais le coupable, j'exigerais qu'on le tire à quatre chevaux, qu'on le scalpe en cinq-sec et qu'on l'envoie six pieds sous terre ! Ce vampire a brisé ma vie : sept ans de malheur ! Non, dans huit jours je serai déjà mort de chagrin. Si je ne récupère pas très vite ma fortune, il y a neuf chances sur dix que j'agonise dans les pires tourments. Je suis dans le trente-sixième dessous ; je tourne en rond ; je fais les cent pas ; je souffre mille morts. Mon argent ! mon argent ! mon argent ! que ma plainte résonne à l'infini !

SANDRA : Pause ! *(Elle appuie sur la télécommande et les époux Gy se figent.)* Quel tocard, ce cabot ! Qu'est-ce qu'il est tartignolle quand il jacte ! Il me brise les miches !

CÉDRIC :

Ce radin m'exaspère : il n'est bon qu'à compter !
Dieu qu'il dit mal son texte, il ne sait pas conter !

SANDRA : Bon, je continue ! Mais ce cave nullard, il ferait bien de la boucler,

¹ Ces phrases célèbres, je les ai volées à l'Avare, ce qui ajoute à sa douleur. (NdA)

sinon je lui crame les roustons ! (*Elle appuie sur la télécommande.*)

ZAZIE : Sacha, que tu sois devenu pauvre, j'aurais pu m'en accommoder. J'ai suffisamment de romantisme pour chérir un homme ruiné. J'aurais même accepté de dormir sous les ponts, serré contre toi. Nous aurions vécu d'amour, d'eau pas toujours fraîche et de mendicité. (*Elle saisit le pistolet qui se trouve sur la table basse.*) Mais que tu sois un vulgaire travelo, ça, vois-tu, je ne peux pas le supporter ! (*Elle tire sur Sacha, qui s'écroule raide mort. Elle lâche son arme.*) Mon Dieu, qu'ai-je fait ? (*Elle prend son téléphone portable et compose un numéro.*) Allo Isis ? Ici Zazie ! C'est épouvantable, je viens de tuer Sacha ! (*Silence.*) Non, bien sûr que je ne l'aimais plus ! Cela fait six mois que je le trompe avec José. Mais tout de même, ça me bouleverse de l'avoir assassiné ! Tu peux comprendre ça, non ? Je tremble, j'ai la fièvre, je me sens mal ! (*Silence.*) Avec un revolver. (*Silence.*) Non, je ne pense pas qu'il ait souffert. Mais moi je souffre ! Je me sens coupable, j'ai peur, je suis affolée ! C'est affreux ! Et Sacha qui gît là, tout près de moi ! Je n'ose pas le regarder. (*Silence.*) Je crois qu'il commence à puer. L'odeur des cadavres m'a toujours incommodée. J'ai envie de vomir.

SANDRA : Hé mémère ! t'as tes ours, ou quoi ? Tu commences à nous gonfler sévère avec tes états d'âme de fillette ! Quand on bute son légitime, faut assumer, bordel ! Je coupe le son ! (*Elle appuie sur la télécommande.*)

(La conversation téléphonique de Zazie se poursuit sur le mode du mime pendant une à deux minutes. La comédienne mettra ce temps à profit pour passer progressivement, par la seule force de l'expression corporelle, du registre de la douleur à celui de l'insouciance, voire d'une certaine gaieté.)

CÉDRIC :

Remets le son, Sandra ! Je crois que la pleureuse a cessé de se plaindre : elle a l'air presque heureuse.

(Sandra appuie sur la télécommande.)

ZAZIE, *avec un débit rapide* : De mon esprit si sage et si sensé, j'ai chassé Sacha, ce singe à chichis, ce Suisse aux six sous. Sans ce sot Sacha, je suis sans souci, c'est sensass ! Oh, je suis si chanceuse, Isis ! J'ai changé. Est-ce aisé ? Juges-en ! J'encense Jésus et sa science, et j'ai choisi José, son sosie si saint, si chou, si chaud. Je suis sa chose et j'assèche son zizi. José, ce zazou zinzin, sans cesse ose. Aussi, j'en zézaie.

SANDRA : Assez ! Ce sujet s'use. Sans son, ça change ! (*Elle appuie sur la télécommande pour couper le son.*)

CÉDRIC :

Si tu veux mon avis, ma gentille alouette,
il n'est pas suffisant de la rendre muette.
Mes yeux sont fatigués de voir cette catin.
N'est-il pas temps que nous... Fais-moi plaisir : éteins !

(Sandra sourit d'un air complice. Elle appuie sur la télécommande. Les lumières s'éteignent. Rideau !)

LE CADEAU DE TANTE AUGUSTA

Personnages

Audrey
Belle
Célia
Tante Augusta
Tarzan

Scène 1

Le rideau s'ouvre sur un salon très lumineux, dont les sièges sont des cubes colorés. Audrey, Belle et Célia, trois soeurs à la gaieté communicative, regardent avec gourmandise une énorme caisse fermée. Leur humeur joyeuse, teintée de subtiles nuances, ne faiblira pas durant toute la pièce. Tempo rapide.

AUDREY : C'est un cadeau de tante Augusta.

BELLE : Chic ! j'adore les cadeaux !

CÉLIA : Surtout ceux de tante Augusta !

AUDREY : Elle sait mieux que personne ce que nous aimons.

BELLE : Elle nous aime comme personne.

CÉLIA : Qu'a-t-elle pu nous offrir aujourd'hui ?

AUDREY : Elle nous gâte trop !

BELLE : Je suis toute excitée de voir ce qu'il y a dans cette grosse boîte.

CÉLIA : Oh, j'aimerais tant que ce soit une boule géante de pâte à modeler rose. Peut-on rêver d'un plus merveilleux fauteuil ? Il épouserait la forme de mon corps si bien proportionné (*elle passe ses mains sur les reliefs de son anatomie*).

AUDREY : Moi, mon coeur penche pour une collection de scies.

BELLE, *légèrement équivoque* : Oh oui ! Avec une scie sauteuse pendulaire ! Quelle volupté d'en tenir une entre ses mains !

CÉLIA, *subtilement équivoque* : Je préfère la scie passe-partout. Maniée par deux personnes, elle permet des jeux plus variés.

AUDREY, *sérieuse* : Une collection digne de ce nom doit évidemment comporter une scie égoïne...

BELLE : Une scie bocfil...

CÉLIA : Une scie circulaire portative...

AUDREY : Un poisson-scie. Et toi, Belle, qu'espères-tu trouver dans cette boîte ?

BELLE, *rêveuse* : Un calendrier avec douze mois de mai, pour faire ce qui me plaît durant toute l'année.

CÉLIA, *espiègle* : Je ne t'ai jamais vu faire autre chose que ce qui te plaît.

BELLE : C'est juste ! Alors je souhaite que le cadeau de tante Augusta soit une machine à bavarder.

CÉLIA : Le dernier modèle, bien sûr !

BELLE, *enthousiaste* : Oui ! Vous vous rendez compte : 150 programmes de discussions sérieuses...

CÉLIA, *encore plus enthousiaste* : Et 1200 programmes de conversations futiles !

AUDREY : Moi, ce que je préfère dans ces machines, c'est leur capacité d'écoute.

BELLE : Oh ! qu'attendons-nous pour ouvrir la boîte ? Je bous d'impatience ! À toi l'honneur, Célia !

(Célia soulève légèrement le couvercle, de manière à être la seule à découvrir le contenu de la caisse.)

BELLE : Alors ?

AUDREY : Alors ?

CÉLIA : C'est un animal ! Je n'en ai jamais vu de pareil. Mon dieu qu'il est laid !

AUDREY : Il est certainement très affectueux, sinon tante Augusta ne nous l'aurait pas offert, elle a trop bon goût...

BELLE : Audrey n'a pas tort. Fais-le sortir, Célia ! Tu sais t'y prendre avec les animaux.

CÉLIA : Allons grosse bête, sors de ta boîte ! N'aie pas peur, sors ! Nous n'allons pas te manger.

Scène 2

Tarzan sort de la caisse. Il n'est vêtu que d'un short en faux léopard. Apeuré, il va s'accroupir dans un coin de la scène.

BELLE : Quel animal étrange ! Il est bien mal fichu. Vous avez vu ? Ses mamelles sont toutes plates. Et son visage est mastoc.

CÉLIA : Regardez ses poils ! Il n'en a pas assez pour être aussi beau qu'un ours et il en a trop pour atteindre ne serait-ce que le dixième de notre splendeur.

BELLE : C'est sans doute une erreur de la nature.

AUDREY : Vous êtes des ignorantes, toutes les deux ! Ce drôle de zèbre est un homme.

BELLE, *étonnée* : Un homme ?

CÉLIA, *étonnée* : Un homme ?

BELLE : Alors, c'est ça, un homme !

CÉLIA : Je croyais que l'homme avait disparu de notre planète.

AUDREY : Pas tout à fait. Oh, bien sûr, cela fait des siècles qu'il n'existe plus aucun homme en liberté. Mais on peut encore en trouver quelques spécimens dans les zoos de Bâle, de Jérusalem et de Pukapuka.

BELLE : Je me demande comment tante Augusta s'est débrouillée pour dénicher celui-ci.

CÉLIA : Elle entretient des relations amicales avec la conservatrice du Musée des curiosités biologiques.

(Tarzan s'approche à quatre pattes de Célia.)

BELLE : Regardez ! cette créature semble attirée par Célia.

CÉLIA, *vaniteuse* : C'est ma beauté qui doit lui faire de l'effet...

AUDREY : Cela prouverait que les hommes, malgré leur aspect repoussant, ne sont pas dépourvus de sens esthétique.

(Tarzan se met à palper les fesses de Célia.)

CÉLIA, *riant* : Hi ! hi ! hi ! hi ! hi ! hi !

BELLE : Comme il est affectueux !

CÉLIA : Mais balourd ! Il ne caresse pas, il malaxe.

(Les paluches de Tarzan glissent le long du corps de Célia jusqu'à rencontrer les seins, qu'ils pétrissent aussitôt.)

CÉLIA : Hi ! hi ! hi ! hi ! hi ! hi ! Voilà qu'il me tripote les nénés !

AUDREY : Le comportement exploratoire s'observe fréquemment chez les êtres primitifs. Nul doute que le cerveau reptilien de ce bipède lui commande d'évaluer par sensibilité digitale le coefficient d'élasticité des parties les plus saillantes de ton anatomie.

CÉLIA, *souriante, s'adressant à Tarzan sur un ton qui se veut ferme sans l'être vraiment* : Bon ! ça suffit maintenant ! Assez joué ! Tiens-toi tranquille ! Allez, yop-là !

(Tarzan se couche aux pieds de Célia et roule sur le dos à la manière d'un chat.)

BELLE : Est-il vrai qu'autrefois, il y a très très longtemps, on se servait de ces primates ridicules pour la procréation ?

AUDREY : C'est difficile à croire, et pourtant c'est vrai.

BELLE : Mais comment ?

AUDREY : Voyons, Belle ! Comme les chiens, les chats, les chevaux, etc. Tu as déjà vu des animaux s'accoupler, non ?

BELLE : Mais c'est répugnant !

AUDREY : Je suis bien d'accord.

BELLE : Alors les femmes d'autrefois n'étaient pas dégoûtées de se laisser monter par de tels monstres ?

CÉLIA : N'exagère pas, Belle ! Regarde notre homme ! Ce n'est pas un monstre. Je t'accorde qu'il n'a pas l'air très intelligent, mais il est rigolo. *(Elle lui caresse le ventre.)* Et il est gentil l'holomme à sa Célia, hein qu'il est gentil ? *(Tarzan lui lèche la main.)*

AUDREY : Il paraît que les hommes peuvent parler. Naturellement, leur langage est bien plus pauvre que le nôtre, mais pourquoi n'essayerions-nous pas de lui faire sortir quelques mots ?

BELLE : Oh oui ! Homme, dis-nous quelque chose !

CÉLIA : S'il te plaît, dis-nous quelque chose !

AUDREY, *en exagérant les mouvements de ses lèvres* : Je t'en prie, parle-nous ! Parle !

Scène 3

TARZAN : Football... fusil... Ferrari !

AUDREY, *avec jubilation* : Il parle ! Il parle !

CÉLIA, *perplexe* : Mais qu'est-ce qu'il a dit ?

TARZAN : Football... fusil... Ferrari !

BELLE : Je ne connais pas ces mots-là.

CÉLIA : Moi non plus.

AUDREY : Attendez ! Il me semble les avoir déjà entendus... C'était probablement dans les archives sonores d'une médiathèque... Consultons le dictionnaire des mots obsolètes ! (*Elle va prendre un gros livre sur une étagère, l'ouvre et cherche une page.*) Ah, voilà ! « Football (*pendant qu'elle lit, Tarzan mime un match, avec des gestes très variés*) : sport opposant deux équipes de onze joueurs qui s'affrontaient pendant deux fois 45 minutes sur un terrain rectangulaire comprenant au milieu de chacun de ses deux plus petits côtés un cadre vertical à travers lequel l'équipe venue du bord adverse tentait sans utiliser les mains de faire passer un ballon sphérique, c'est-à-dire, comme on s'exprimait alors, de marquer un but d'anthologie. La victoire revenait à l'équipe qui marquait le plus souvent. »

CÉLIA : Peuh ! Ça devait être d'un ennui mortel, ce jeu !

BELLE, *incrédule* : Il y avait des gens qui s'intéressaient à ça ?

AUDREY : Plutôt, oui ! Écoutez donc ! (*Elle reprend sa lecture.*) « Si l'origine du football se perd dans le brouillard de l'Antiquité chinoise, il connut un âge d'or au vingtième siècle où la croissance de sa popularité fut accélérée par la mise sur pied d'une fédération internationale en 1904, l'organisation d'une coupe du monde tous les quatre ans dès 1930, l'arrivée de la télévision dans les stades et du baby-foot dans les bars, le commerce des images Panini, et cetera.

BELLE : Ça m'énerve d'entendre « et cetera » quand je ne suis pas en mesure de compléter la liste.

AUDREY *poursuit la lecture* : Vers l'an 2000, ce sport déclenchait des passions si vives qu'il n'était pas rare de voir la population de tout un pays, depuis le cancre de la maternelle jusqu'au président de la république, descendre dans la rue pour fêter bruyamment la victoire de son équipe nationale. Il arrivait aussi qu'un match important se solde par des actes de vandalisme, des bagarres monstres, des suicides spectaculaires, parfois même une guerre en bonne et due forme. Au début du vingt et unième siècle, un excellent joueur pouvait espérer gagner un salaire annuel équivalent à neuf millions de tablettes de savoureux chocolat noir, sans compter les primes. Un transfert habilement négocié permettait de multiplier ce chiffre par dix. »

CÉLIA : C'est incroyable ! En somme, le peuple honorait les footballeurs comme des dieux.

AUDREY : Comme des dieux ? Non, n'exagérons pas ! Mais à coup sûr comme de nobles héros dont la vaillance et le génie forçaient l'admiration.

BELLE : L'histoire est instructive. Je n'aurais jamais soupçonné qu'un coup de pied dans un ballon puisse être un geste éminemment poétique.

AUDREY : Ah, j'oubliais le meilleur ! En ces temps reculés, toutes les femmes rêvaient d'épouser un footballeur.

CÉLIA : Les femmes de cette époque n'étaient pas très évoluées !

TARZAN : Fusil ! (*Il mime un soldat.*)

BELLE : Fusil ?

CÉLIA : Regarde dans ton livre, Audrey !

AUDREY *cherche, trouve et lit* : « Fusil : arme à feu portative, dotée d'un long canon et d'une crosse qu'il fallait caler contre une épaule pour tirer. Grâce à cette merveille de la technologie, William Cody, dit Buffalo Bill, put massacrer plus de 4000 bisons en 17 mois ; et, pour le seul vingtième siècle, les héroïques soldats de presque tous les pays parvinrent à faucher plusieurs dizaines de millions d'agresseurs potentiels, ce qui n'eut guère d'incidence sur la démographie galopante. »

BELLE : Je crois me souvenir que la seconde guerre mondiale fit 50 millions de morts.

CÉLIA : Oui, mais il fallut le concours d'une grande variété d'armes pour atteindre ce score mémorable.

BELLE : L'industrie de la guerre était plus imaginative que celle du football.

CÉLIA : Reprends ta lecture, Audrey !

AUDREY : « Les ancêtres du fusil se présentaient sous de très jolis noms : (*avec affectation*) arquebuse, espingole, mousquet. »

BELLE, *avec affectation, mais différemment* : Arquebuse... espingole...

mousquet...

CÉLIA, *avec affectation, encore différemment* : Arquebuse... espingole...
mousquet...

AUDREY, *sérieusement* : « Vers 1950, il existait des fusils capables de cracher des projectiles de 10 grammes à une vitesse proche de 1000 mètres par seconde. Ces jouets perfectionnés posaient un délicat problème de stratégie militaire : comment s'en servir pour blesser plutôt que pour tuer ? Ce souci, bien loin de répondre à des impératifs humanitaires, partait de l'idée qu'un blessé – qu'il faut récupérer, transporter, soigner – coûte plus d'énergie à l'ennemi qu'un cadavre. Tant qu'il y eut des hommes, les femmes, sensibles au prestige de l'uniforme, à la virilité des beaux guerriers, convoitèrent les mâles qui s'illustraient dans le métier des armes, du bidasse au général, avec une préférence pour les officiers supérieurs. »

CÉLIA : Les femmes de cette époque n'étaient pas très évoluées !

TARZAN : Ferrari ! Ferrari ! (*il mime un chauffard.*)

BELLE : Audrey ?

AUDREY *cherche dans son volume, trouve et lit* : « Ferrari : marque d'automobile. Son emblème : un cheval cabré. Voiture des grands prix et des grandes fortunes. Pour un homme du vingtième siècle, la possession d'une Ferrari favorisait la possession d'une flopée de nanas supersexy. »

CÉLIA : Les femmes de cette époque étaient vraiment des gourdes !

AUDREY : De toute évidence, l'homme est esclave de sa propre volonté de puissance. Qu'il joue, qu'il lutte ou qu'il séduise, jamais il ne s'affranchit de la tyrannie de ses instincts. Il ne pense qu'à vaincre, il ne vit que pour dominer.

BELLE, *inquiète* : Alors, qu'allons-nous faire de celui-ci ? (*Elle désigne Tarzan.*)

AUDREY : J'ai bien peur que tante Augusta nous ait offert un cadeau empoisonné.

Scène 4

Entrée de tante Augusta.

AUGUSTA : Bonjour mes chéries ! Alors, ce modeste présent vous plaît ?

AUDREY, BELLE ET CÉLIA : Bonjour tante Augusta !

(Tarzan se précipite sur tante Augusta pour l'embrasser sauvagement et lui peloter les fesses.)

AUGUSTA : Tout doux, Tarzan ! Tout doux !

TARZAN : Moi, Tarzan ! Ooo-ouaouaaa-ouaouoo ! (= *le fameux cri de Tarzan.*)

AUGUSTA : Mais oui, Tarzan ! C'est bien, Tarzan ! (*À ses nièces :*) Il s'appelle Tarzan. (*Bref silence.*) Comment le trouvez-vous ? Mignon, n'est-ce pas ?

AUDREY : Euh... tante Augusta... nous te remercions du fond du coeur... mais... un homme... à quoi ça peut servir ? Depuis des siècles, nous n'en avons plus besoin pour la reproduction. Alors... que faire de Tarzan ? Aujourd'hui, bien sûr, nous le trouvons... divertissant, parce qu'il représente pour nous le top de la nouveauté. Mais bientôt, quand l'effet de surprise ne sera plus qu'un vague souvenir, la nullité de ce fossile vivant risque de profondément nous désoler. Tout donne à penser que l'homme est moins fidèle qu'un chien, plus dangereux qu'un crocodile et nettement moins gracieux qu'un chat.

AUGUSTA : Très juste, Audrey ! Mais vous rappelez-vous, mes chéries, ce que vous m'avez demandé la semaine dernière ?

BELLE : Cela va de soi, tante Augusta ! Nous avons sollicité ton aide pour accompagner nos premiers pas d'artistes...

CÉLIA : Car l'oisiveté nous entraîne sur la pente du vice créateur...

AUDREY : Et nous avons trop d'énergie à dépenser pour envisager ne serait-ce qu'une seconde l'éventualité de résister à cette tentation.

AUGUSTA : C'est bien ce que j'avais compris ! Et la baguette magique qui vous permettra de réaliser votre voeu s'appelle Tarzan ! Je m'explique : en prenant pour modèle la femme, l'art contemporain est devenu tellement parfait qu'il n'engendre plus que l'ennui. Comment croire qu'il puisse y avoir encore quelque chose d'intéressant à dire, à écrire, à chanter, à montrer, à concevoir à propos de la femme ? Peinte, sculptée, mise en scène, honorée par le verbe et l'image : la femme, toujours la femme, rien que la femme ! Évidemment, la femme est le sujet le plus riche qui soit dans l'univers que nous connaissons...

mais l'art trop richement nourri finit par mourir d'indigestion. D'où l'utilité de Tarzan ! Observez cet homme attentivement, jouez avec lui, étudiez son comportement ! Et quand les innombrables défauts de cette brute auront laissé des traces profondes dans votre esprit, vous serez en mesure de révolutionner l'esthétique. Grâce à l'influence de Tarzan, vos oeuvres auront cette touche de laideur qui manque si cruellement à notre civilisation.

AUDREY, BELLE ET CÉLIA : Quelle merveilleuse idée ! Merci tante Augusta !

(Les trois soeurs s'approchent de Tarzan. Tout miel tout sourire, elles se mettent à le caresser. Leurs voix se colorent de béatitude un peu surjouée.)

BELLE : Oh mon gros Tarzan ! Comme tu sens mauvais !

TARZAN : Ooo-ouaouaaa-ouaouoo !

CÉLIA : Comme tu chantes mal !

(Tarzan grimace avec outrance.)

AUDREY : Comme tu es ridicule !

AUDREY, BELLE ET CÉLIA : Quelle chance de t'avoir !

(Noir. Rideau.)

INQUIÉTUDES

Personnages

M. Max Froidevaux
Mme Lili Froidevaux, épouse de Max
Mme Ruth Merz, directrice de collègue
Violetta, femme de ménage
Un porteur de pancarte

Scène 1

Le rideau s'ouvre sur un salon dont le sol est jonché de débris variés qui offrent un violent contraste avec le mobilier luxueux. Deux des trois fauteuils sont occupés, l'un par Max qui se nettoie les oreilles avec des cotons-tiges qu'il sort de sa poche et jette négligemment par terre après usage, l'autre par Lili, plongée dans un livre dont chaque page lue est aussitôt déchirée et soufflée de manière à prendre un envol gracieux avant de tomber à ses pieds. Monsieur et Madame Froidevaux sont élégamment vêtus, dans le style des aristocrates de la Belle Époque.

LILI : Ton O.R.L. t'a pourtant déconseillé l'usage des cotons-tiges. D'après lui, ces instruments de torture risquent d'irriter les conduits auditifs et de provoquer des bouchons de cérumen.

MAX : Ce qui m'irrite les oreilles, c'est que tu dises O.R.L. au lieu d'oto-rhino-laryngologiste. « Oto-rhino-laryngologiste », c'est de la poésie sonore, de la musique vocale, tandis qu' « O.R.L. », c'est du condensé pour mâchoires paresseuses, c'est une formule insipide à l'usage des esprits maladivement pratiques, comme les mères de famille et les adolescents. (*Silence.*) Je te rappelle que ton ophtalmo t'a déconseillé de trop lire.

LILI : « Ophtalmologue », s'il te plaît ! Si je n'ai pas le droit de dire « O.R.L. »,

épargne-moi « ophtalmo » !

(Silence.)

MAX : Lili, je suis inquiet.

LILI : Ça ne te ressemble pas.

MAX : C'est au sujet de notre fils : je le trouve bizarre depuis quelques temps.

LILI : Voyons, Max ! Kevin a quatorze ans ! À cet âge-là, ce qui serait bizarre, c'est qu'il ne soit pas bizarre !

MAX : D'accord, mais il y a des limites tout de même !

LILI : Justement, ce sont ces limites qu'il doit franchir, sinon où est l'intérêt ?

MAX : Lili, je te dis que Kevin est sur une mauvaise pente.

LILI : Mais non ! Tu te fais des idées, comme d'habitude. Pour ma part, je n'ai rien remarqué d'anormal dans son comportement.

MAX : Et sa chambre ? As-tu vu sa chambre ?

LILI : Non, pourquoi ?

MAX : Lili, je suis terriblement inquiet. Aujourd'hui, pour la première fois de son existence, Kevin a rangé sa chambre.

LILI : Et c'est ça qui t'inquiète ?

MAX : Plutôt, oui ! Quand un garçon commence à se préoccuper de l'ordre, on peut craindre qu'il finisse par devenir avocat ou médecin.

LILI : Oh, toi, tout de suite, à la première alerte, tu imagines des catastrophes ! Il y a certainement une explication simple et honorable au fait que notre cher Kevin ait rangé sa chambre.

MAX : Laquelle, par exemple ?

LILI : Je ne sais pas, moi... *(elle cherche)* peut-être y avait-il tellement de bordel dans sa chambre qu'il n'arrivait plus mettre la main sur son cannabis...

MAX : Tu dis ça pour me rassurer !

LILI : Ou peut-être qu'il est tombé amoureux...

MAX : Ne dis pas d'obscénités, veux-tu ! Kevin est bien trop respectueux de lui-même pour tomber aussi bas.

LILI : Hum... tu oublies qu'à son âge les hormones ravagent le cerveau.

MAX : Non, il doit y avoir une autre explication... *(Il réfléchit.)* J'y suis ! Il a voulu nous faire une farce !

LILI : Mais ce n'est pas le premier avril !

MAX : Et alors ? Kevin ne sait jamais quel jour nous sommes.

LILI : En tout cas, si c'est une farce, elle est de très mauvais goût.

MAX : Je suis bien d'accord ! Et si c'est autre chose, nous avons un grave problème.

LILI : Il nous faut consolider les bases de son éducation.

MAX, *au public, sur un ton doctoral* : Tôt ou tard, l'obsession de l'ordre conduit à des massacres massifs, rend la vie ennuyeuse, enlaidit la ville et sclérose l'imagination. Nous le lui avons répété cent fois.

LILI, *au public, sur un ton doctoral* : L'ordre est une comédie de mœurs, écrite et mise en scène par l'État, l'Église, l'École et l'Entreprise pour se nourrir des forces de chaque imbécile aveuglé par le rôle de sa vie. Nous le lui avons démontré par a plus b.

(On frappe trois coups à la porte.)

LILI : Zut ! Pas moyen de lire tranquillement ! *(Elle jette son livre par terre, se lève et va ouvrir.)*

Scène 2

LILI : Oh ! Bonjour Madame la Directrice !

RUTH : Bonjour Madame Froidevaux.

LILI : Mais entrez donc, je vous en prie !

(Entrée de Ruth Merz, vêtements serrés, corps rigide, visage fermé.)

LILI : Chéri, c'est Madame Merz, la directrice du collège où Kevin s'ennuie comme un rat mort.

MAX, *se levant* : Bonjour Madame Merz ! Mais prenez place !

RUTH : Bonjour Monsieur Froidevaux.

(Ruth, d'un air d'abord perplexe puis dégoûté, regarde le sol pollué d'immondices. Elle avance vers un fauteuil d'une démarche embarrassée, essayant de ne pas poser ses pieds sur les déchets. Lili la suit sans éprouver la moindre gêne à fouler les ordures. Les trois protagonistes s'assoient.)

LILI : Que nous vaut l'honneur de votre visite, chère Madame ?

RUTH : Je me suis permise de venir vous voir, car j'aimerais vous entretenir de Kevin, qui nous pose de gros problèmes au collège.

MAX : Ah ! tu vois, Lili ! Je t'avais bien dit qu'il file un mauvais coton ! Que se passe-t-il avec Kevin, Madame la Directrice ?

RUTH : Eh bien, pour commencer, je suis au regret de vous informer qu'il ne travaille absolument pas en classe.

LILI : Oh, mais ça, ce n'est pas grave ! Avouez qu'il serait un peu stupide de sa part d'apprendre ses leçons alors qu'il traverse une des périodes les plus passionnantes qui soient dans l'existence d'un être humain.

MAX : Et puis il a beaucoup trop de goût pour s'encombrer l'esprit avec des futilités mathématiques et quelques rudiments d'une langue barbare.

RUTH : Vous voulez parler de l'allemand, je suppose.

MAX : Exactement ! Je ne comprends pas comment il est possible de torturer de jeunes cervelles avec une langue tellement tordue qu'elle rejette le verbe en fin de phrase...

LILI : Une langue qui nous force donc à écouter notre interlocuteur jusqu'au bout... Comme c'est frustrant de ne pouvoir lui couper la parole !

MAX : Une langue qui ne recule devant aucune aberration de genre. Seuls de gros buveurs de bière peuvent sans rire féminiser le soleil et masculiniser la lune.

LILI : Tous des invertis, ces boches !

RUTH : Je suis d'origine allemande.

(Silence glacial.)

LILI : Euh... Très utile, la langue allemande ! Surtout pour faire du tourisme en Espagne du sud...

MAX : Ou aux Baléares...

LILI : Et aux Canaries...

RUTH : Revenons à Kevin, voulez-vous ? Non seulement il ne travaille pas, mais il sape tous les efforts de nos professeurs en tenant publiquement des propos irresponsables. Il claironne aux quatre vents que le travail n'est bon que pour les esclaves et les pauvres imbéciles.

MAX : Hé, hé ! Notez qu'il n'a peut-être pas tout à fait tort. Plusieurs philosophes – même des allemands – considèrent que le travail est un vice dont il faudrait débarrasser l'humanité.

LILI : Très juste ! Et vous dirigez une école dont le niveau se rapproche si désespérément de zéro qu'un élève doit vraiment être le dernier des crétins pour ne pas se montrer capable d'obtenir de bonnes notes sans travailler.

RUTH : Je ne pense pas que vous soyez compétents pour estimer à leur juste valeur les bienfaits de la pédagogie moderne.

LILI : « Compétent » est l'un des mots les plus obscènes que je connaisse.

RUTH : Je suis heureuse que vous parliez d'obscénité, chère Madame, car c'est un des rares sujets que Kevin maîtrise à fond. Il consacre beaucoup d'énergie à couvrir de dessins cochons et d'écrits pornographiques les murs, les portes, les fenêtres, les pupitres et les chaises de notre beau collège.

LILI : Tu vois, chéri, je t'ai toujours dit que notre fils deviendrait dessinateur et poète !

MAX : Il faut dire, Madame la Directrice, que nous ne ménageons pas nos efforts pour offrir à Kevin un climat familial propice à l'éclosion de ses talents artistiques...

LILI: Et littéraires !

RUTH : Parce que, pour vous, une grosse bite peinte en rouge sur la porte de mon bureau, c'est de l'art ? Et l'inscription « La directrice est une nymphomane », c'est de la littérature ?

MAX : Allons, allons, Madame la Directrice, vous savez bien que les débuts d'un génie ne sont pas toujours exempts de banalités. Avant d'être en mesure d'accomplir une oeuvre originale, Kevin doit commencer par imiter les classiques.

LILI : Je vous trouve bien sévère, Madame Merz. « La directrice est une nymphomane » : quelle meilleure preuve du souffle poétique animant Kevin que cet irréprochable décasyllabe, avec une césure après la quatrième syllabe, conformément à une tradition qui remonte à la chanson de geste médiévale ? Sans doute s'agit-il là du premier vers – très prometteur – d'une ode inspirée de Ronsard.

MAX : Admirez l'audace de la métaphore, Madame Merz ! Traduire en nymphomanie l'amour presque maternel que vous portez à tous vos élèves, c'est une idée remarquable, non ?

RUTH : C'est surtout une idée qui va vous coûter cher, car les frais occasionnés par le nettoyage des innombrables graffitis dont votre fils est l'auteur seront évidemment à votre charge.

MAX : Voyons, Madame Merz ! Vous savez pertinemment que nous ne verserons pas un centime si vous ne pouvez produire de photos et de témoignages étayant vos imprudentes accusations.

RUTH : Ces imprudentes accusations, Monsieur Froidevaux, ne sont que des broutilles en comparaison de ce qu'il me reste à vous apprendre au sujet des agissements de Kevin.

MAX : Nous vous écoutons.

LILI : Vous causez si bien !

RUTH : Les faits sont gravissimes. À de multiples reprises, Kevin s'est rendu coupable de racket. Il terrorise nos plus jeunes élèves afin de leur extorquer de l'argent.

MAX : Ah oui, bien sûr ! Il nous en a parlé. Mais c'est du commerce, pas du racket. En échange d'un peu de menue monnaie, il offre sa protection aux individus les plus faibles.

LILI : Les faibles ont besoin d'être protégés.

MAX : Un costaud comme Kevin, c'est une bénédiction pour eux.

LILI : Et comme tout service mérite salaire...

MAX : Vous voyez bien que notre fils n'est pas perdu pour le monde du travail ! À quatorze ans, malgré la crise financière, il est déjà parvenu à se créer un emploi.

LILI : Un premier job, ça se fête ! Veuillez m'excuser, Madame la Directrice, je vais sniffer une ligne de coke. (*Elle sort.*)

Scène 3

Quelques secondes après le départ de Lili, Ruth Merz se jette au cou de Max pour lui rouler une pelle et lui faire tout plein de papouilles. Pendant ces effusions d'une indécence drolatique, un personnage traverse la scène en brandissant une pancarte sur laquelle on peut lire : « Cliché ! ».

RUTH : Oh Max, mon sucre d'orge, mon vilebrequin, mon rutabaga !

MAX : Ruth, Ruth, ma douille, ma pipistrelle, ma choucroute !

RUTH : Tu me négliges, mon cancrelat ! Cela fait deux semaines que je ne t'ai pas vu.

MAX : J'étais bien trop occupé à ne rien faire, ma belladone. Tu n'imagines pas les quantités d'énergie, de courage et de concentration qu'il me faut mettre en oeuvre pour résister à toutes les tentations d'agir qui peuvent me traverser l'esprit. Seul un mental d'acier, fortifié par un stage d'un mois dans un monastère tibétain, me permet de ne pas céder aux appels insidieux du démon qui me harcèle pour que je graisse les gonds d'une porte dont les grincements s'entendent à deux cents mètres ou pour que j'arrache les poils touffus qui

envahissent mes narines au point de m'empêcher de respirer.

RUTH : Tu m'as manqué, mon grand Lama. Tes yeux si cruels m'ont manqué... tes mains de maître m'ont manqué... ta langue en feu m'a manqué... À propos... il me manque dix mille euros, mon trésor ! J'ai absolument besoin de cet argent pour rembourser une dette.

MAX : Voyons, Ruth, tu sais pertinemment que la générosité ne fait pas partie de mes faiblesses !

RUTH : Pour obtenir cette somme, je suis prête à tout, mon iguanodon. Demande-moi ce que tu veux !

MAX : Prête à tout ? Tu cherches à me faire comprendre que tu irais jusqu'au chantage, n'est-ce pas ?

LILI : Oh, le vilain mot ! Tu ne penses pas ce que tu dis ! Comment le brillant Max peut-il croire une seconde que sa gentille Ruth soit capable d'employer un moyen aussi... aussi... efficace !

Scène 4

Lili revient, très en forme.

MAX : Je disais à Madame la Directrice qu'aujourd'hui Kevin avait rangé sa chambre et que rien ne saurait me faire autant plaisir.

RUTH : Ce petit n'est peut-être pas irrémédiablement perdu. (*En regardant Max d'un air menaçant* :) Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour lui éviter la maison de redressement.

LILI : Il vaudrait mieux. Non mais vous voyez notre Kevin dans une maison de correction ? Il y flanquerait le feu vite fait ! Il ne supporte pas d'être enfermé, car c'est la Nature qui parle en lui. Vous les enseignants, les pédagogues et les bureaucrates de l'Éducation Nationale, vous êtes tous complètement mabouls de croire que la meilleure façon d'instruire les merdeux, c'est de les cloîtrer dans une salle rectangulaire et de les contraindre à rester le cul vissé sur une chaise ! La pensée a besoin de mouvement, de grands espaces !

RUTH : Chère Madame, notre mission n'est pas d'apprendre à penser, mais de transmettre aux jeunes gens un capital de savoir et de savoir-vivre qui leur permettra de passer harmonieusement de l'École à l'Entreprise.

LILI : Bref, votre but, c'est de dévitaliser les gosses !

MAX : Excusez-moi, il faut que j'aille purger le canari. (*Il sort.*)

Scène 5

Long silence.

LILI : Alors vieille garce, quelle est la vraie raison qui t'amène ici ?

RUTH : Tu dois le savoir, ma belle ! L'autre soir, à notre partie de poker mensuelle, t'as perdu gros. Avec toute la gnôle que t'avais descendue, t'étais drôlement pompette, ma fille, mais ne m'dis pas que t'as oublié ! T'avais pas de quoi raquer, alors moi, seigneuriale, je t'ai donné un délai. Aujourd'hui, je viens chercher mon fric. Normal, non ?

LILI : Écoute, en ce moment, je ne roule pas sur l'or...

RUTH : Tutututu ! Arrête ton cirque, ça ne prend pas ! Tu ne veux tout de même pas que je moucharde à ton tendre époux que t'es une flambeuse complètement addictive au jeu...

LILI : Non, je t'en prie...

RUTH : Alors, si tu n'as plus de blé, t'as qu'à te prostituer, ma poule, t'as encore de beaux restes !

(On frappe à la porte. Lili va ouvrir.)

Scène 6

LILI : Ah, bonjour Violetta ! Comment allez-vous ? Entrez donc !

VIOLETTA : Bonjour Madame. Par quoi voulez-vous que je commence ?

LILI : Par balayer, Violetta ! La salon commence à en avoir besoin.

(Pendant que Lili regagne son siège, Violetta va prendre un balai, une balayette, une pelle à ordures et un sac poubelle. Elle se met tout de suite au travail.)

LILI : Ah, Madame la Directrice, vous n'imaginez pas la chance que j'ai d'avoir déniché Violetta. C'est la perle des femmes de ménage !

VIOLETTA, *s'adressant à Ruth* : Bonjour Madame !

RUTH : Bonjour Violetta ! (*À Lili* :) Oui, de nos jours, il n'est pas facile d'être bien servi... à moins d'y mettre le prix !

LILI : Oh, je vous assure que les tarifs de Violetta sont très raisonnables !

RUTH : Je n'en doute pas, chère Madame. (*Silence.*) Comme je vous le disais tout à l'heure, je compte beaucoup sur votre générosité pour faire un don substantiel à la fondation caritative dont je m'occupe. Je suis sûre que le sort des élèves en grande difficulté ne vous laisse pas indifférente.

LILI : Vous savez trouver les mots qu'il faut pour me toucher le coeur, Madame la Directrice. Hélas, j'ai bien peur de ne pas disposer d'autant d'argent que n'en réclame mon fervent désir de contribuer sèance tenante à vos oeuvres de bienfaisance.

RUTH : Je comprends, Madame Froidevaux, je comprends. Sans vouloir me montrer indiscreète, à quelle date pensez-vous que vos finances retrouveront le sourire ?

LILI : Je dois aller consulter mon agenda. Veuillez m'excuser ! (*Elle sort.*)

Scène 7

Violetta balaie. Ruth jette un coup d'oeil vers elle, puis l'oublie complètement. Lorsque Violetta passe derrière le fauteuil où Ruth est assise, elle pose doucement son balai par terre, puis, avec une puissance extraordinaire, étrangle la directrice qui essaie en vain de se dégager de la fatale étreinte. Ruth meurt. Violetta reprend son balai et poursuit sereinement son travail en chantonnant.

Scène 8

Max et Lili reviennent. Ils vont s'asseoir sans manifester le moindre étonnement. Durant toute la scène finale, sauf indication contraire, Violetta n'interrompt pas son balayage.

MAX : Eh bien, Violetta, je constate avec plaisir que vous n'avez pas perdu la main.

VIOLETTA : Oh, vous savez Monsieur, cette bricole, c'est comme le nettoyage : ça ne s'oublie pas.

LILI : Elle a raison, Max. La mémoire procédurale est en général plus fiable à long terme que la mémoire sémantique, sauf bien sûr en cas de lésions du cervelet ou des corps striés. Merci beaucoup Violetta ! Vous êtes une perle !

VIOLETTA : À votre service, Madame ! Cette petite tâche ménagère supplémentaire est loin de m'avoir déplu.

MAX : Kevin se serait volontiers chargé de cette besogne, mais il n'a que quatorze ans. C'est un peu jeune pour maîtriser toutes les subtilités de l'art de la strangulation. L'été dernier, il a suivi un stage chez les Roms pour apprendre à voler. C'est déjà une bonne chose de savoir voler à son âge. Nous attendons son seizième anniversaire pour l'initier au meurtre.

LILI : Il paraît qu'il existe en Ouganda une excellente école pour cela. Mais nous nous méfions un peu de la pédagogie africaine.

VIOLETTA : Il en a de la chance, ce petit, d'avoir des parents comme vous qui se saignent aux quatre veines pour lui donner la meilleure éducation.

(Silence. Max et Lili sourient, se regardent amoureusement.)

MAX, *se levant* : Lili, je te promets que désormais je m'efforcerai de jeter mon dévolu sur des maîtresses moins vénales.

LILI, *se levant* : Et moi, chéri, je te promets que j'essaierai dorénavant de ne plus me laisser rouler au poker par une salope qui triche mieux que moi.

(Ils s'embrassent tendrement.)

VIOLETTA, *s'arrêtant de balayer pour les regarder* : Comme ils sont mignons !

(Noir. Rideau.)

MADEMOISELLE OUI-OUI

Personnages

Félicie

La Colporteuse

M. Bon et Mme Bon

Greg

L'inspecteur Leblanc

Les rôles de M. Bon et de L'inspecteur Leblanc peuvent être tenus par le même comédien.

Scène 1

Félicie, surnommée Mademoiselle Oui-oui, toujours souriante, approuve ce qu'on lui dit, accepte ce qu'on lui propose, se réjouit de ce qui lui arrive. Il entre un peu de naïveté dans cette attitude, mais surtout beaucoup de fraîcheur, de plaisir de vivre, d'ouverture au monde. En ce début de scène, elle chantonne chez elle. La décoration du living-room est à son image : gaie ! On frappe à la porte. Elle va ouvrir.

LA COLPORTEUSE : Bonjour Madame !

FÉLICIE : Bonjour !

LA COLPORTEUSE : Vous avez beaucoup de chance : j'ai dans ma sacoche un objet prodigieux qui va – j'en suis sûre – vous émerveiller !

FÉLICIE : Chouette ! Venez donc vous asseoir !

LA COLPORTEUSE : Volontiers, merci !

(Elles s'installent sur le canapé. La colporteuse sort d'une sacoche un couteau suisse qu'elle présente devant elle, le tenant par le bas, verticalement, comme s'il s'agissait d'un bijou très précieux.)

LA COLPORTEUSE, *mystérieuse* : Savez-vous ce que c'est ?

FÉLICIE : Oui, c'est un couteau suisse.

LA COLPORTEUSE : Erreur, chère Madame ! C'est LE couteau suisse, le nec plus ultra, le summum, le top du couteau suisse ! Ce modèle relègue à la préhistoire celui de Mc Gyver ! Songez que cette splendeur, ce joyau le plus pur de l'étonnant génie helvétique, ce miraculeux chef-d'oeuvre qui allie tradition et modernité ne compte pas moins de vingt fonctions ! Assemblé manuellement dans le meilleur atelier de Schwytz, ce must en inox comporte quatre lames, dont la plus grande permet d'éventrer sans difficulté n'importe quel champion de sumo ; un tire-bouchon (la version pour l'armée en est dépourvue) ; un décapsuleur ; un ouvre-boîtes ; deux tournevis, l'un cruciforme et l'autre droit ; des ciseaux ; un mètre de couturière ; un diamant de vitrier ; une pince à timbres ; un thermomètre médical ; un extracteur de points noirs ; un fil à couper le beurre ; une brosse rotative spécialement conçue pour décrotter le nez ; un authentique schmilblick frappé du poinçon de Pierre Dac ; une clef des champs ; une capsule de cyanure. Eh bien ce plus beau fleuron de l'art helvète, il est à vous, chère Madame ! Oui, vous avez bien entendu, je vous l'offre ! Dans le cadre d'une exceptionnelle campagne de promotion, je suis en mesure de vous offrir cet objet magnifique en échange d'un misérable billet de vingt euros : une somme dérisoire qui ne couvre même pas la moitié des frais de production.

FÉLICIE : Oui, ce couteau me plaît beaucoup ! Et je reconnais qu'il n'est pas cher – que dis-je ? il est donné ! Merci de travailler pour une entreprise aussi généreuse ! Le problème, c'est que je n'ai pas d'argent. Voyez-vous, je ne travaille pas. Je suis une femme entretenue – et croyez bien que j'aime ça, oh oui ! Seulement... l'homme qui pourvoit à mes besoins est tellement radin qu'il me laisse à peine de quoi manger. Je ne m'en plains pas, car mon estomac se contente de peu. De plus, ça me permet de garder cette ligne que mes copines envient... Bref, comment puis-je vous régler ce couteau ? Oh, j'ai une idée ! Vous allez m'acheter ce vase (*Félicie le montre*) ; comme ça, j'aurai de l'argent pour vous acheter le couteau !

LA COLPORTEUSE : Euh... désolée, mais je ne trouve pas ce vase très joli !

FÉLICIE : Oui, vous avez raison. C'est pourquoi je souhaite m'en débarrasser. Vous pourriez peut-être l'offrir à votre beau-père...

LA COLPORTEUSE : Euh... vous savez... en général, les hommes ne sont pas très portés sur les vases.

FÉLICIE : Oui, bien sûr ! Où ai-je la tête ? Alors achetez-moi cet exemplaire en bon état de la première édition du deuxième album d'Achille Talon (*elle sort ce livre de la bibliothèque*). D'après l'argus de la bédé, cette perle du neuvième art vaut la bagatelle de cent euros... mais, comme vous êtes très sympathique, je vous la cède à quarante euros.

LA COLPORTEUSE : C'est extraordinaire ! Figurez-vous que mon mari est un bédéphile incurable et qu'il recherche cette pièce rare depuis des lustres ! Sans hésiter, je vous l'achète !

FÉLICIE : À la bonne heure ! Alors je vous prends le couteau, je vous donne l'album (*elle fait ce qu'elle dit*) et vous me devez encore vingt euros.

LA COLPORTEUSE *tire de sa poche un billet de vingt euros qu'elle tend à Félicie* : C'est un plaisir de négocier avec vous !

FÉLICIE *accompagne la colporteuse vers la sortie* : Revenez quand vous voulez ! Cela me serait très agréable d'échanger aussi des idées avec vous.

LA COLPORTEUSE : D'accord ! À très bientôt, chère Madame !

FÉLICIE : Au revoir ! Passez une bonne journée !

(La colporteuse sort.)

Scène 2

Félicie empoigne une perceuse électrique particulièrement bruyante dont elle commence à jouer comme s'il s'agissait d'un instrument de musique. Sur des rythmes très irréguliers, elle exécute quelques pas de danse qui pastichent les ballets de Marius Petipa. On frappe à la porte, de plus en plus fort. Félicie finit par entendre. Elle pose sa perceuse et va ouvrir.

FÉLICIE : Oh ! Monsieur et Madame Bon, quelle agréable surprise ! Entrez, je vous prie ! Bienvenue chez moi, chers voisins !

(M. et Mme Bon débarquent rageusement dans le salon. De toute leur musculature, ils débordent d'agressivité.)

MME BON : C'est infernal, Mademoiselle, oui vraiment infernal ! Jour et nuit, vous faites du vacarme jour et nuit ! Dis-lui, Roger ! Vas-y, dis-lui que c'est infernal !

M. BON : Euh... oui, c'est infernal ! Infernal, Mademoiselle, c'est le mot juste ! Du bruit, toujours du bruit ! Vous nous cassez les oreilles et les pieds, vous nous tapez sur les nerfs !

FÉLICIE : Vous ne pouvez savoir à quel point vos paroles me réjouissent. Voyez-vous, je fais partie d'un groupe de musiciennes. Nous nous appelons « Les Infernales » et nous poursuivons le but d'exciter au maximum les nerfs de nos auditeurs. Nos instruments sont des objets de la vie quotidienne. Moi, ma spécialité, c'est la perceuse électrique. J'en joue avec une telle virtuosité que je peux en tirer des sonorités déchirantes qui mettent les entrailles sens dessus dessous. À voir vos réactions, je suis parvenue à vous secouer. J'en suis ravie, positivement ravie ! Quelle chance d'avoir des voisins si réceptifs à ma musique !

MME BON : Ne vous méprenez pas, Mademoiselle ! Il faut que vous compreniez que ce que vous appelez votre « musique » (*elle prononce ce mot d'un ton méprisant*), eh bien, ça suffit ! Ça ne peut plus durer ! Dis-lui, Roger !

M. BON : Euh... oui, ça ne peut plus durer ! Non, ça ne peut plus durer ! Euh... il faut que ça cesse !

FÉLICIE : Oui, je comprends : vous avez peur de devenir accros, vous redoutez de ne plus pouvoir vous passer de ma musique.

MME BON : C'est pas possible ! Vous êtes complètement idiot ou vous vous payez nos tronches ?

FÉLICIE : Je suis idiote et c'est une chance incroyable ! Je préfère être une imbécile heureuse plutôt qu'une éminence triste.

MME BON : Mademoiselle, je vous avertis charitablement que si vous continuez vos activités bruyantes, je n'hésiterai pas à prévenir la police. Le frère de mon mari est policier.

M. BON : Exactement ! Mon frère Fritz est flic.

FÉLICIE : Parfait ! Prévenez-le dès que possible ! Je suis très touchée que vous ayez envie de partager avec votre famille votre goût pour ma musique.

MME BON : Je suis à bout de patience, Mademoiselle ! Malgré votre stupidité sidérale, faites un effort pour vous mettre dans la tête que nous détestons votre musique, que nous ne la supportons pas ! Votre musique nous exaspère, nous rend fous ! Elle est horrible, horrible ! D'ailleurs, tout est horrible chez vous ! Vos meubles sont horribles ! Vos bibelots sont horribles ! Vos habits sont horribles ! Vos bijoux sont horribles ! Tout est horrible, tout !

FÉLICIE : Oui, vous avez raison. J'ai des goûts de chiottes. J'adore ce que les gens raffinés considèrent comme moche, vulgaire, sans valeur. C'est une sacrée veine, vous savez ! Car chaque fois que des cambrioleurs ont visité mon appartement, ils n'ont rien emporté. Une chose est certaine, Madame Bon, c'est que vous, contrairement à moi, vous avez un goût très sûr. Cela se voit tout de suite. Votre robe est d'une classe... elle a dû vous coûter la peau des fesses ! Au fait, vous avez de bien jolies fesses ! En comparaison des vôtres, les miennes font piètre figure (*elle les montre furtivement*). Vous savez, Madame Bon, la meilleure preuve de votre bon goût est que vous ayez choisi Monsieur Bon comme époux. Quel bel homme ! (*Elle s'adresse à Monsieur Bon :*) C'est vrai Monsieur Bon – Roger si vous le permettez –, vous êtes si beau. Il se dégage de votre personne une chaleur qui me fait fondre. Je lis dans vos yeux une infinie douceur qui n'exclut pas la fermeté. Les lycéennes du quartier doivent perdre leur latin en contemplant votre profil grec. Je suis impressionnée par le sérieux qui émane de votre front large et par l'optimisme qui rayonne de votre ventre arrondi. Vous êtes un régal pour les yeux. (*Sous l'effet de la flatterie, Monsieur Bon ne se sent plus de joie et regarde Félicie avec concupiscence, ce mot dont le sens et la sonorité se rejoignent miraculeusement.*) Roger, dites à votre femme qu'elle peut s'estimer heureuse de vous avoir pour mari !

M. BON : Euh... cette petite n'a pas tort, Martha. Un homme comme moi, ça ne court pas les rues. Tu ne connais pas ton bonheur, Martha !

MME BON : Roger ! Je ne resterai pas une minute de plus chez cette gourgandine ! Viens, Roger, nous partons ! (*Elle l'entraîne de force vers la porte et ils sortent.*)

FÉLICIE : Quels charmants voisins ! Dommage qu'ils soient partis si vite ! Ce soir, rien que pour eux, j'interpréterai la troisième berceuse pour perceuse de Stockhausen, celle qui parodie la chevauchée des Walkyries.

Scène 3

Félicie s'assoit sur le canapé, souriante, comme toujours. Elle prend un volume des aventures de « Oui-oui », qu'elle commence à lire. Le nez plongé dans son

livre, elle ne remarque pas l'arrivée de son amant qui se poste derrière elle sans un bruit. Le visage de Greg porte les séquelles d'une âpre bataille intérieure.

GREG, *d'une voix sinistre* : Bonjour Félicie !

FÉLICIE, *se levant* : Oh bonjour mon chéri ! Que se passe-t-il ? Tu es tout pâle.

GREG : Félicie... je te quitte.

FÉLICIE : Quoi ? Déjà ? Mais tu viens à peine d'arriver !

GREG : Tu ne m'as pas bien compris. Félicie, je souhaite mettre un terme à notre relation.

FÉLICIE, *enthousiaste* : Quelle excellente idée ! Comme ça nous allons pouvoir chacun vivre de nouvelles aventures ! Comme c'est excitant !

GREG : Tu ne me demandes pas pourquoi je veux rompre ?

FÉLICIE : Ah oui, bien sûr ! Où ai-je la tête ? Pourquoi veux-tu rompre, mon amour ?

GREG : Parce que je ne supporte plus que tu me dises tout le temps « oui ». Au début, je trouvais ça épatant. J'avoue que j'en ai bien profité pour obtenir de toi ce que je désirais. Mais à la longue, ça m'horripile ! Ce n'est pas humain de ne contredire personne, de ne jamais s'énerver, de n'avoir aucun accès de déprime. Ton extraordinaire optimisme humilie les gens normaux – comme moi – pour qui l'existence est problématique, souvent difficile, parfois douloureuse.

FÉLICIE, *sans la moindre prétention* : Oui, je comprends. Tu ne te sens pas à la hauteur de mon esprit joyeux.

GREG : Il y a de ça, c'est clair. Mais je crois que j'ai surtout besoin de vivre une relation plus agitée, avec de petits drames et de grosses disputes.

FÉLICIE : Oui, j'ai toujours pensé que tu avais le tempérament d'un héros de tragi-comédie.

GREG, *solennel* : Félicie... avant de nous séparer... si seulement tu pouvais me faire un dernier plaisir ! J'aimerais entendre de ta bouche un mot que tu ne prononces jamais. Félicie, veux-tu bien pour une fois me dire « non » ?

FÉLICIE, *très simplement* : Non.

GREG, *accablé* : Je suis stupide ! Comment pourrais-je me réjouir de ce « non » qui n'est en définitive qu'un « oui » à ma demande ? Adieu Félicie ! (*Il sort.*)

FÉLICIE : Salut Greg ! (*Silence.*) J'adore les hommes ! Leur esprit tordu les rend si poétiques !

Scène 4

Félicie prend une cuillère avec laquelle elle frappe divers objets en écoutant très attentivement les sons produits. Le public est censé comprendre qu'elle recherche de nouveaux « instruments » pour faire de la musique. Son expérimentation peut être ponctuée de brefs commentaires, tels que « pas mal », « belle résonance », « joli son métallique », etc. On frappe à la porte. Félicie va ouvrir.

LEBLANC : Madame Félicie Pinson ?

FÉLICIE : Oui, c'est moi !

LEBLANC : Inspecteur Leblanc, de la brigade financière. Pour employer la formule consacrée : au nom de la loi, je vous arrête ! Vous êtes accusée d'escroquerie.

FÉLICIE : D'escroquerie ?

LEBLANC : Oui. Nous avons trouvé votre signature sur de nombreux documents de la société Wyncott.

FÉLICIE : Ah oui, bien sûr ! C'est une amie qui m'a demandé de signer ces papiers. Vous comprenez, suite à plusieurs affaires calamiteuses, elle s'estimait grillée auprès de la clientèle américaine. Alors elle m'a priée de lui servir de prête-nom. Naturellement, j'ai accepté.

LEBLANC : Le problème, c'est qu'en acceptant vous vous êtes rendue complice de la plus énorme vente de titres bidons de ces vingt dernières années.

FÉLICIE : Ah ! j'en suis ravie ! Pour une fois que je contribue aux mouvements de l'économie internationale !

LEBLANC : Vous n'avez pas l'air de vous rendre bien compte de la gravité des charges qui pèsent sur vous. Vendre des titres fictifs n'est pas une peccadille !

FÉLICIE : Oui, je vous crois volontiers. Remarquez toutefois que la haute finance est devenue tellement folle que la frontière entre arnaque légale et arnaque illégale est de plus en plus floue. D'ailleurs l'argent lui-même n'est-il pas un peu fictif dans les nombreux pays – dont le nôtre – qui vivent au-dessus de leurs moyens ?

LEBLANC : Peut-être, mais la question n'est pas là. Pour nous, les choses sont extrêmement simples : les clients de la Wyncott se plaignent, parce qu'ils ont tout perdu.

FÉLICIE, *sans aucune méchanceté, sur le ton qu'on emploie pour énoncer des évidences* : Bien fait pour leur pomme ! Ceux qui achètent des valeurs sont aussi malhonnêtes que ceux qui en vendent, puisque les uns comme les autres cherchent à s'enrichir sans travailler.

LEBLANC : Vous expliquerez ce point de vue au juge d'instruction.

FÉLICIE : Avec plaisir. (*Comme une gamine excitée par un nouveau jeu :*) Alors... on va me mettre en prison ?

LEBLANC : Oui. Il y aura d'abord la garde à vue, pendant quarante-huit heures, puis la détention provisoire.

FÉLICIE : Chic ! Je n'ai jamais connu ça. Je me réjouis de vivre une expérience aussi passionnante. C'est fou la chance que j'ai ! Il m'arrive toujours des aventures extraordinaires... et les gens sont adorables avec moi. Vous m'êtes très sympathique.

LEBLANC : Alors veuillez me suivre, s'il vous plaît !

FÉLICIE, *très contente* : Oui, oui ! Je vous suis ! (*Silence.*) Je me demande quelle sonorité libère un barreau de cellule quand on le frappe avec une petite cuillère...

(*Noir. Rideau.*)

BAIN DE JOUVENCE

Personnages

Eustache (50 ans)

Cunégonde (50 ans), sa femme

Virginie (18 ans), leur fille

Mme Karpov (35 ans), patronne d'Eustache

Scène 1

Le rideau s'ouvre sur un élégant salon. Côté jardin : Cunégonde, assise sur un canapé, lit un magazine ; côté cour : Eustache, vêtu d'un costume-cravate, joue avec un modèle réduit de bateau, qu'il fait naviguer à la surface de l'eau contenue dans une pataugeoire en plastique d'environ deux mètres de diamètre.

CUNÉGONDE : Eustache, tu n'es pas un bon mari !

EUSTACHE : Sans doute, Cunégonde, sans doute ! Et je parie mille sabords contre un pavillon noir que ce jugement repose sur des arguments prévisibles que tu n'auras pas la bonté de m'épargner.

CUNÉGONDE : Dans un salon, le rôle d'un bon mari se limite à faire la sieste sur le canapé. Il ne peut déroger à cette règle que si sa femme lui demande de monter une armoire ou de percer des trous dans le mur. Mais il ne viendrait jamais à l'idée d'un bon mari d'installer au coeur du salon, pour son usage personnel, une piscine gonflable destinée à des jeux de plein air que le sens commun déconseille aux quinquagénaires rhumatisants.

EUSTACHE : Ton éloquence ne me fait pas chavirer, brave Cunégonde. Comme nous n'avons pas les moyens de nous offrir une demeure avec jardin, je ne vois pas d'autre endroit que le salon pour utiliser cette piscine d'une remarquable étanchéité.

CUNÉGONDE : Et moi je ne vois pas à quel besoin vital – impérieux au point de te rendre insensible à la menace qu’il fait planer sur notre ménage – répond cette pataugeoire pour marmousets non sevrés.

EUSTACHE : Ne parle pas de besoin, Cunégonde, alors qu’il s’agit d’une passion ! Une salutaire passion qui me submerge.

CUNÉGONDE : Appelle ça comme tu veux, mon pauvre Eustache, il n’empêche que cette lubie a de quoi consterner l’épouse la plus compréhensive.

EUSTACHE : Tu es ma seule épouse, Cunégonde, mais si j’en avais plusieurs, je ne pense pas que tu serais la plus compréhensive. Tu aimes trop tenir le gouvernail.

CUNÉGONDE : Eustache, qu’est-ce qu’il t’arrive ? Tu n’es plus le même !

EUSTACHE : Je viens de passer le cap de la cinquantaine, Cunégonde, et notre fille est majeure depuis deux mois. Pendant plusieurs décennies, j’ai sacrifié mes plus innocents désirs pour me composer le masque d’un adulte responsable. Cette époque est révolue ! Il y a quelques jours, j’ai viré de bord, résolu à cingler toutes voiles dehors vers l’enfance, où de merveilleux trésors m’attendent. Concrétiser ce rêve revêt maintenant pour moi beaucoup plus d’importance que d’être un bon mari.

CUNÉGONDE : Si je comprends bien, tu es en train de m’expliquer que j’ai vécu tant d’années avec un imposteur qui s’est ingénié à me dissimuler son infantilisme profond.

EUSTACHE : Bravo ! tu sais faire le point !

CUNÉGONDE : Quand un homme trompe sa femme depuis toujours, il ne devrait jamais la détromper. J’eusse préféré vieillir en conservant quelques illusions.

EUSTACHE : Je te rassure : il t’en reste au bas mot plusieurs milliers. Les êtres humains sont moins lucides qu’ils le pensent. Ils se nourrissent d’illusions comme les baleines de plancton.

CUNÉGONDE : Alors il vaut mieux que je m’en aille avant que tu ne m’en fasses perdre une centaine par-ci... une centaine par-là... (*Elle sort.*)

Scène 2

EUSTACHE : – Ho ! de la dunette ! Alerte ! Galion espagnol à bâbord avant ! – Sacrebleu ! La barre droit dessus ! Amenez les voiles au vent ! Hissez les focs et les perroquets ! Branle-bas de combat ! Garnissez les bastingages avec les hamacs ! Fermez les panneaux d'écouilles ! Canonniers, à vos pièces ! Chargez à boulets ramés !²

(*Virginie entre.*)

VIRGINIE : Oh ! papa ! tu es impossible ! Encore à t'amuser comme un gosse avec ton petit navire !

EUSTACHE : Virginie, apprends que ce petit navire est une magnifique frégate du dix-huitième siècle !

VIRGINIE, *ironique* : Merci d'avoir à coeur de parfaire ma culture ! Savoir reconnaître une frégate me sera d'une aide précieuse pour passer les épreuves du bac.

EUSTACHE : Les programmes scolaires sont d'une insondable stupidité. Enseigner la navigation permettrait d'aborder tant de passionnantes questions d'histoire, de géographie, de mathématiques, de physique, de biologie, de littérature, et cetera. Il y a plus de choses à découvrir ou à redécouvrir dans les eaux peu profondes de cette modeste piscine que dans les eaux troubles de ton lycée pourri.

VIRGINIE : Oh ! papa ! Quand donc redeviendras-tu sérieux ?

EUSTACHE : J'ai largué les amarres, Virginie... Je ne suis pas pressé de toucher terre.

VIRGINIE : Papa, tu me fais honte ! Je n'ose plus inviter chez nous mes copains et mes copines.

EUSTACHE : Ne t'en prive pas, petite sirène ! Tes amis ne me dérangent pas.

VIRGINIE, *agressive* : Tu m'as très bien comprise ! Je ne veux pas qu'ils voient que mon père est subitement retombé en enfance.

EUSTACHE : Comme tout le monde, je n'en suis jamais sorti. Du haut de tes

² Eustache emprunte ces petites phrases aux aventures de Barbe-Rouge, un chef-d'oeuvre de Jean-Michel Charlier et de Victor Hubinon. (NdA)

dix-huit ans, Virginie, tu es si fière – un peu inquiète aussi – d’atteindre la majorité que tu jettes sur l’enfance un regard condescendant. Quoi de plus naturel ? D’ici quelques années de croisière, la vie t’apparaîtra sous un autre angle. L’adulte n’est qu’un enfant qui se croit obligé de tenir le rôle d’un adulte, mais qui n’est jamais plus heureux qu’en se donnant les moyens de rafraîchir et de transfigurer ses bonheurs d’enfance. Que Neptune me pique les fesses ! je parle comme un adulte ! Tu as une mauvaise influence sur moi... je vais t’enfermer à fond de cale.

(Le téléphone sonne. Virginie répond.)

VIRGINIE : Allo ! oui... *(Silence.)* Bonjour madame ! *(Silence.)* Oui, un instant, je vous prie ! *(À Eustache :)* Papa ! c’est la patronne de ta boîte !

EUSTACHE : Dis à cette morue que je suis occupé !

VIRGINIE : Euh... il ne peut pas vous parler en ce moment. Voulez-vous laisser un message ? *(Silence.)* Oui, je lui communique sur le champ votre demande. *(À Eustache :)* Papa ! Madame Karpov a besoin de consulter le dossier Fischer, que tu as emporté par erreur à domicile. Elle souhaite que tu le lui ramènes ce matin.

EUSTACHE : Si cette pieuvre s’imagine que je vais me rendre au burlingue aujourd’hui, elle se fourre le tentacule dans l’oeil jusqu’à la poche d’encre. Je suis en congé, tonnerre de Brest ! Alors le rapport Fischer, il attendra demain, non mais sans blague !

VIRGINIE : Euh... mon père me signale qu’il a trop mal aux jambes pour se déplacer. Ses varices le font souffrir, vous comprenez. Mais peut-être que vous pourriez envoyer un coursier chez nous pour prendre livraison de cet important dossier... *(Silence.)* D’accord ! C’est entendu ! Au revoir Madame Karpov ! *(Elle raccroche.)* Ta patronne est très fâchée. Elle n’a pas gobé le gros mensonge que je me suis permise d’improviser. Elle vient tout de suite – en personne ! – récupérer le dossier Fischer.

EUSTACHE : Pour une fois qu’elle se bouge le cul ! Note que ça ne va pas l’épuiser : le bureau se trouve à tout au plus un quart de nautique d’ici !

VIRGINIE : Je pense que tu as tort de cracher sur la main qui peut accroître ou réduire le volume de ta bourse.

EUSTACHE : Les employés respectueux de la hiérarchie sont tenus de rudoyer leurs supérieurs : c’est une vieille tradition française qu’il faut perpétuer contre vents et marées.

VIRGINIE : J'espère pour notre santé financière que Madame Karpov approuve cette tradition.

EUSTACHE : Bien sûr ! Elle sait qu'il me serait facile de torpiller ses projets les plus prometteurs.

VIRGINIE : Depuis quelques jours, c'est notre cellule familiale que tu torpilles !

EUSTACHE : Tu te trompes, Virginie ! Je ne sombre pas dans la démence, je n'ai aucune envie de nous envoyer tous par le fond. C'est maman et toi qui vous noyez dans un verre d'eau parce que je vous pose un problème inhabituel. La question n'est pas de trouver l'âge du capitaine, mais de le suivre jusqu'au bout du monde.

VIRGINIE : Où est-ce, le bout du monde ?

EUSTACHE : C'est ailleurs, plus près de la vraie vie. C'est ici peut-être, à condition d'accomplir un tour du monde pour s'en apercevoir.

VIRGINIE : Nous ne te suivrons pas sur ces eaux. Les femmes sont terre à terre, papa, tu devrais le savoir ! (*Elle sort.*)

Scène 3

EUSTACHE : – Bosco ! Nous relâcherons dans une heure à l'île de la Tortue. L'équipage a besoin de fruits frais pour prévenir le scorbut. Nous en profiterons pour embarquer dix barriques de tafia. Toi, je te charge de contacter Trogne-de-boeuf ! Il connaît tous les pirates qui écument la mer des Caraïbes. Donne-lui cette bourse bien garnie et dis-lui que je cherche Marie-la-sanguinaire ! (*On sonne. Eustache va ouvrir la porte.*) Madame Karpov ! Quel bon vent vous amène ?

MME KARPOV, *de méchante humeur* : Vous le savez parfaitement ! Je viens prendre le dossier Fischer. Vous n'êtes pas un bon employé, Monsieur !

EUSTACHE : Mauvais mari... mauvais père... mauvais employé... c'est fou ce que je peux décevoir les femmes ! Oubliez le dossier Fischer, Madame Karpov ! Ce client n'est qu'un vulgaire maquereau. Mieux vaut ne pas frayer avec lui.

MME KARPOV : Merci de me donner votre avis, mais je préfère juger sur pièces. Le dossier, je vous prie !

EUSTACHE : C'est vous qui dirigez le navire.

(Eustache sort pour aller chercher le dossier. Pendant ce temps, Mme Karpov, d'abord ébahie, puis fascinée, s'approche de la piscine. Eustache revient. Il lui tend le dossier, qu'elle n'aperçoit même pas.)

MME KARPOV : C'est la première fois que je vois une piscine de ce genre dans un salon. C'est pour vos petits enfants ?

EUSTACHE : Pas du tout ! C'est pour moi.

MME KARPOV, *interloquée* : Pour vous ?

EUSTACHE : Absolument ! Certains hommes se passionnent pour les trains électriques. Moi, je rêve dans le sillage de Long John Silver, de Barbe-rouge et de son fils Éric, de Surcouf, du Vieux Nick, du capitaine Némé, d'Arthur Gordon Pym, de Jean Peyrol, de Tintin, de Corto Maltèse et de tant d'autres aventuriers des mers. Alors cette piscine, c'est mon espace de jeu ; c'est l'enfance retrouvée ; en un mot, c'est le bonheur !

MME KARPOV : Comme employé, vous ne valez pas grand chose... *(Silence d'une dizaine de secondes)*, mais vous êtes un poète, Eustache ! Cette piscine... quelle merveilleuse idée ! J'éprouve une attirance phénoménale pour l'eau. J'ose le dire : l'eau, c'est ma drogue ! Il n'y a que dans l'eau que je me sens vivre. Savez-vous que Fred, le génial créateur de Philémon, trouve souvent l'inspiration dans son bain ? Eustache... dites-moi si j'abuse... mon audace me fait peur... non, c'est trop embarrassant, je ne peux pas vous demander ça !

EUSTACHE : Mais si ! mais si ! Vous n'avez rien à craindre de moi. Je suis le pirate le plus honnête de l'hémisphère nord. Alors ne tergiversez pas et dites-moi franco ce qui vous brûle la langue !

MME KARPOV : Eh bien, soit ! Je ne vais pas tourner autour du pot. *(D'une voix timide :)* Eustache... puis-je utiliser votre piscine ? J'en meurs d'envie !

EUSTACHE : Bravo, Madame Karpov ! La fortune sourit à qui se jette à l'eau. Naturellement que je vous autorise à vous baigner ! C'est un immense honneur pour moi de mettre ma piscine à votre disposition.

MME KARPOV : Vous êtes adorable, Eustache ! *(Elle continue à parler tandis qu'elle se déshabille – pas complètement, sauf si le metteur en scène est un cochon.)* Oui... adorable ! Comment aurais-je pu me douter... que derrière

l'employé peu motivé... souvent terne... parfois grincheux... se cachait un être aussi... romanesque... délicieusement inactuel... compréhensif avec les femmes...
(Ce texte peut être augmenté si le déshabillage nécessite plus de temps.)

(Mme Karpov entre dans la piscine et s'y allonge en gloussant.)

EUSTACHE : Vous au moins, Madame Karpov, vous n'êtes pas une poule mouillée ! Figurez-vous que ni mon épouse ni ma fille n'ont osé tremper dans cette piscine le moindre centimètre carré de leur anatomie !

MME KARPOV : Nous sommes entourés de gens trop sérieux, c'est notre drame.

(Eustache s'agenouille au bord de la piscine et se remet à jouer avec son bateau, qu'il approche de Mme Karpov.)

MME KARPOV : Quel beau bateau vous avez, Eustache !

EUSTACHE : Vous en êtes la figure de proue, Madame Karpov !

MME KARPOV : C'est gentil ! Moi, quand j'étais petite... non, vous allez vous moquer de moi !

EUSTACHE : Jamais de la vie ! Parlez librement, Madame Karpov ! Vous avez le vent en poupe.

MME KARPOV : Approchez ! (Eustache obéit. Mme Karpov lui chuchote quelque chose à l'oreille.)

EUSTACHE : C'est donc ça ! J'en ai un, vous savez !

MME KARPOV : C'est vrai ?

EUSTACHE : Ah ! je vois que l'eau vous vient à la bouche... Je vais le chercher. (Eustache sort et rapplique sans tarder avec un canard en plastique qu'il offre à Mme Karpov.) Cadeau ! Il a plus de quinze ans : c'est une pièce de collection ! Ma fille l'aimait beaucoup avant de sombrer dans une débauche de lectures éducatives.

MME KARPOV : Oh, merci, Eustache ! Merci infiniment ! Vous ne pouvez savoir à quel point ça me touche ! Ce canard ressemble comme un frère à celui de mon enfance. Aucun jouet ne m'a tant marqué. J'en suis si nostalgique depuis l'âge de vingt ans que j'appelle « mon canard » chacun de mes amants. (Elle

joue avec le canard.)

EUSTACHE : Moi, je me suis longtemps amusé dans mon bain avec un flacon vide de crème solaire que mes grands-parents m'avaient donné. Ah ! ce flacon... tantôt monstre, tantôt navire, tantôt sous-marin, tantôt plongeur, tantôt machine à bulles, il se prêtait merveilleusement bien aux caprices de mon imagination. Malheureusement, ma femme n'apprécie guère que je l'appelle « mon flacon ».

MME KARPOV : Eustache... auriez-vous la gentillesse de faire des vagues ?

EUSTACHE : Bien sûr ! *(Il remue l'eau, d'abord avec une main, puis avec les deux. Visiblement, Mme Karpov apprécie.)*

MME KARPOV : Aaaaah ! Quand je prends des vacances au bord de la mer, mon plus grand plaisir est de sauter dans les vagues qui déferlent. Elles ont parfois tant de force qu'après leur passage je retrouve mon bikini sous les genoux. Imaginez le tableau !

EUSTACHE : J'imagine, j'imagine... Moi aussi, j'adore les vagues. Voir un impressionnant mur d'eau s'avancer vers vous... se demander s'il va se briser devant ou derrière vous... attendre le dernier moment pour se décider à l'affronter par-dessus ou par-dessous... c'est fascinant, ça fait peur, ça fouette le sang !

MME KARPOV : Eustache ! Ne soyez pas timide... venez me rejoindre !

EUSTACHE : J'écoute et j'obéis. *(Il continue à parler tandis qu'il se déshabille – pas complètement, sauf si...)* Connaissez-vous les noms que portent les voiles d'un trois-mâts ? *(Mme Karpov fait non de la tête.)* Sur le bâton de foc et le beaupré, il y a le clinfoc, le petit foc, le grand foc et la trinquette ; sur le mât de misaine : le petit cacatois, le petit perroquet, le petit hunier et la misaine ; sur le grand mât : le grand cacatois, le grand perroquet, le grand hunier et la grand-voile ; enfin, sur le mât d'artimon : le cacatois de perruche, la perruche, le perroquet de fougue et la brigantine.

(Il entre dans la piscine et s'allonge aux côtés de Mme Karpov – pas trop près, tout de même ! Suit un silence assez long, mais pas pesant.)

MME KARPOV : Eustache... j'aimerais vous proposer un jeu.

EUSTACHE : Faites, Madame Karpov ! Je ne vous ai rien refusé jusqu'à présent. Nous avons laissé loin derrière nous les ennuyeuses digues du conformisme, alors...

MME KARPOV : Oui... bien sûr ! Mais... ce n'est pas facile à dire... Je suis horriblement gênée ! Vous comprenez... il s'agit d'un jeu... plutôt pervers... qui risque de blesser votre décence...

EUSTACHE : Allons, allons, Madame Karpov ! Je suis un vieux loup de mer que plus rien ne peut choquer.

MME KARPOV : Je ne vous trouve pas vieux du tout ! C'est vrai ! Vos yeux brillent d'un magnifique éclat juvénile.

EUSTACHE : Merci ! Mais vous êtes en train de louvoyer.

MME KARPOV : Eustache, je ne voudrais pas que vous pensiez que je fais ce genre de proposition à n'importe qui... Bon, alors voilà ! C'est un jeu vieux comme le monde... (*Silence.*) Eustache, approchez ! (*Elle lui chuchote quelques mots à l'oreille.*)

EUSTACHE : Oh oui ! faisons-le !

MME KARPOV : Vous acceptez ?

EUSTACHE : Bien sûr ! Nous pourrions même recommencer si le coeur vous en dit.

MME KARPOV : Vous ne me le reprocherez pas plus tard ?

EUSTACHE : Mais non ! Faites-moi confiance !

MME KARPOV : Vous ne trouvez pas que je suis une vicieuse ?

EUSTACHE : Mais pas du tout ! Votre désir est on ne peut plus humain. N'en rougissez pas ! Laissons s'exprimer la nature !

MME KARPOV : Alors, on y va ?

EUSTACHE : Paré à la manoeuvre !

(*Chacun prend le menton de l'autre entre le pouce et l'index.*)

LES DEUX, *ensemble, les yeux dans les yeux* :
Je te tiens, tu me tiens par la barbichette ;
le premier de nous deux qui rira aura une tapette !³

(Noir. Rideau.)

3 Le gag final est un clin d'oeil à Gotlib. (NdA)